



Couverture : *Domenico Piola*

Anamorphose

d'après « *L'Erection de la Croix* » de Pierre Paul Rubens

© GUNTEN, 2009

10, Place Boyvin - 39100 Dole

<http://www.editionsgunten.com>

ISBN : 978-2-914211-80-2

Raphaël Fayolle

Namor

Roman

GUNTEN

*Ce livre est dédié à François Carrolaggi
dit Carro, né le 21 novembre 1970 et mort,
beaucoup, beaucoup trop tôt, par suicide,
le vendredi 27 décembre 2002 entre cinq
et sept heures du matin, dans sa chambre
de l'Hôpital Psychiatrique Sainte-Marie
au Puy-en-Velay, Haute-Loire.*

Il avait 32 ans.

***« Un roman sans exergue : un auteur sans lettre. »
Heinz Distelweiß, Rigueur Littéraire***

PROLOGUE

A la fin de ce récit, avant sept heures du matin – moment où passe l’infirmière de nuit pour son ultime ronde – je serai mort, je me serai suicidé : pendu, étranglé, étouffé, égorgé, défenestré... le choix du mode opératoire n’est pas arrêté mais je suis certain de la conclusion de cette nuit et de cette histoire : avant sept heures, demain matin, j’aurai définitivement levé les fourches.

Il doit être environ neuf heures du soir : mon corps et mon esprit vivent leurs derniers instants, ils le savent et sont les seuls à le savoir. Dès que les cloches de l’asile auront retenti de leurs neuf coups sourds, je les laisserai divaguer, errer : ces quelques heures sont à eux. Les pensées et images lancinantes, dévastatrices et déca-

dententes iront se tapir dans mon inconscient d'où elles n'auraient jamais dû sortir si la démence ne les avait pas fomentées. Je vais me laisser guider par le cours de cette nuit. Ma volonté ne reprendra ses droits que pour le triomphe du meurtre final.

Couché sur mon lit d'asile, chez les dingues, les débiles, les déroutés, les demeurés, les déshonorés, les décérébrés, les déjantés... tous les êtres de douleur, cette douleur effroyable que l'esprit des non fous est inapte à imaginer. L'infirmière de jour qui n'aura pas pu assouvir mes derniers fantasmes érotiques a fermé la porte de la chambre d'un mort, elle sera l'une des dernières femmes offertes à ma lubricité : j'ai maté ses fesses et ses seins mais aucun afflux sanguin n'est venu perturber la source de mes entrailles. Au cours de mes ultimes errances il me sera donné, peut-être, de croiser Joëlle et sa nymphomanie qui me laissent froid et mou, mais je ne désespère pas de bander une dernière fois devant l'une des silhouettes des deux infirmières de nuit.

Hapi était là il y a quelques heures, dans la chambre funéraire, je ne l'ai pas vu, il ne m'a pas vu. La pièce était plongée dans le noir. Il a cru bon d'essayer de m'arracher un rire invisible par l'entremise d'une cohorte de souvenirs éternellement convoqués et qui viendront sans doute se rappeler à moi en cette nuit finale, d'aiguillonner ma gourmandise à l'aide de fraises et de crocodiles en gélatine – cela aurait pu faire des hosties savoureuses pour ma communion avec la mort. Il est

parti sans me dire au revoir, à croire qu'il pressentait qu'il n'y en aurait pas, de revoir. Le battant frappe de son neuvième coup la cloche de la Chapelle des fous. Je ne me demande pas pour qui il sonne, ce glas, et suis prêt à officier à ma propre veillée funèbre...

M'entende qui pourra.

*« Henri Michaux a dit : « écrire c'est tuer. »
Qu'en pensez-vous, au regard de ce texte de Paul
Valéry ? »
Pierre Covillard, Journal d'un juré de Champagne.*

PAU

Je suis dans le couloir éclairé de néons nus, celui du fond clignote sans cesse, créant un effet stroboscopique comme c'était la mode à une certaine époque dans les boîtes de nuit, le papier peint jaunâtre se décolle par pans entiers, le lino du sol est à certains endroits refait à neuf mais le reste est couvert d'auréoles, de reliquats de toutes les sécrétions que laissent sur leur passage les pensionnaires abêtis par le magma de cachets qu'on leur fait avaler à heures fixes et sans répit. Les portes des chambres sont closes : les vieux murs épais de la chambre treize ne suffisent pas à taire les gémissements d'une vieille qui vomit sa démence. Je passe devant le bureau des infirmières de nuit, j'entends des bribes de conversation :

— Elle va j... la fermer cette putain de vie... pourtant on lui a ver... la gueule quatre Tranxène y... une heure...

— ... prends le quart, je do... ... qu'à la fin de l'année...

C'est vrai qu'elle est casse-couilles la vieille... Une paysanne bon cru avec autant de seins que de taille et de cul, des poils partout, une dent plantée au milieu de la bouche comme une espèce de menhir d'email... Mais je m'en tape de la pécore, j'en ai assez vu et entendu des monstres, en ces heures ma cervelle a besoin d'autres types d'aliments.

J'entre dans le salon à demi-plongé dans la pénombre, le parquet vient d'y être remplacé par un linoléum dans les tons ocres, le papier des murs montre une décrépitude en tous points semblable à celle du couloir, certaines ampoules du plafonnier manquent à l'appel. Les dingues étant décrépits, il doit paraître logique que leurs lieux de vie le soient également. La télé habituellement branchée en permanence sur TF 1 – au point que la touche une de la manette est la plus graisseuse de toutes – surplombe la salle, quelques magazines de bagnoles et de célébrités s'entassent sur les tables basses en face des sofas, canapés, fauteuils, poufs et chaises répartis dans toute la pièce. Sur les étagères quelques livres : « La Magie des Andes », « La Décoration Intérieure », deux trois romans de Druon, D'Ormesson, Du-tourd et autres *Deigdeber*... Des jeux : un Trivial, un

Scrabble, un Tabou : fous ou soignants, ils ne sont pas de taille à rivaliser avec moi, ce qui me vaut la réputation de petit génie du Château – bien maigre consolation. J'allume une clope en regardant par la baie vitrée toute neuve que l'Asile nous a offerte, afin qu'on puisse admirer l'immense Christ en croix – nous sommes à l'Hôpital du Sacré-Cœur, tout de même, financé en partie par le diocèse – qui trône sur un rocher de cette ville christique où je suis né et où je vais agoniser dans quelques heures. Vu les moyens dont je dispose (pyjama, angle de table, rasoir, cuvette des chiottes...), ce sera plus sûrement une agonie qu'une mort.

Saloperie de Christ, saloperie de ville, saloperie de Podio... Je tire sur ma cibiche, j'ai bien fait de ne pas arrêter de fumer.

Quand est-ce que tout a chaviré ?

Je suis à Pau avec ma mère, je me sens déguisé, ridicule dans ce costard gris, avec cette cravate grise et cette chemise blanche qui m'enserrent le cou. J'étouffe, j'ai comme un médecine-ball au tréfonds de mes entrailles, la présence de ma mère ne m'empêche pas de m'emplir les poumons, le sang, le cerveau, de tabac ; j'en ai la bouche brûlante. Elle me dépose devant le Lycée Mixte de Pau. Me voilà devant les trois membres du jury de l'ESCAE, l'un d'eux m'invite à choisir un petit papier parmi la dizaine qui est sur le bureau, je lui

en tends un, tremblant, la face cramoisie, la bouche plus tarie que sèche, renflant comme pour ravalier toute cette angoisse qui m'étreint.

Je fouette comme un dingue, putain ! Pourtant qu'est-ce que j'en ai à carrer de ces cuistres... je les emmerde ! Pourquoi je me sens si démuni pour parler devant eux ? Je suis brillant, je suis hors norme, je devrais les fulgurer ces connards mais j'ai les foies, j'en crève d'avoir les foies.

— Les aménagements du bassin ligérien inférieur sous l'ère pompidolienne ; vous avez deux heures de préparation et une heure de présentation ; bonne chance M. Mattogalli !

— Veuillez m'excuser, Monsieur, mais vous avez dit les aménagements du bassin... ?

— Ligérien !

— Monsieur, je suis confus mais je ne comprends pas la signification de ce mot...

— Ecoutez, il nous est formellement interdit de donner un quelconque éclaircissement à quiconque sur l'intitulé d'une question, l'équité de ce concours ne saurait le permettre. Mais vous avez la possibilité de choisir un autre sujet tout en sachant que votre note se verra divisée par deux... Cela peut, cependant, être un moindre mal.

— Ben, je ne sais pas, je...

— Faites votre choix Monsieur !

— Bon ben, je vais tirer un autre sujet...

— Soit, allez-y !

Je lui tends un nouveau papier :

— Le déclin du secteur minier cévenol à la fin des années 50 et ses conséquences sur la démographie.

Si je n'avais pas tant envie d'écorcher un renard^(*), je lui rirais certainement au nez mais rire et renard ont l'accouplement difficile.

Pendant tout le temps de la préparation, je me sens capable de venir à bout d'une belle meute de goupils mais dans les chiottes, un appariteur sur mes talons, je ne peux que dépecer trois petits renardeaux en allant pourtant les débusquer au plus profond de mon estomac leur servant de terrier.

Dans la salle, autour de moi, il n'y a aucun coureur de poules mais une rate et un bousier rongeur et amassant toutes leurs misérables connaissances sur les finances publiques assainies par Colbert ou le système politique bi-camériste de l'Ulster ou que sais-je encore ! Je les observe. Le bousier, avec son ridicule costard vert bouteille, ses chaussures anglaises aussi brillantes que son front dégarni et grasseyé, ses chaussettes noires en fil d'Ecosse. Il est penché sur ses feuilles, un beau stylo rutilant à la main – un cadeau de maman ou de papa – fronce le nez, plisse la bouche, laisse pointer un petit bout de langue : il est laid, terriblement laid, il est vieux,

(*) vomir. (nde)

terriblement vieux, il va réussir, terriblement réussir. La rate, sa possible future femme, s'est fendue d'un tailleur qui l'est légèrement, d'ailleurs, juste ce qu'il faut pour émoustiller les jurés mâles et ne pas agacer les jurés femelles. Un chemisier blanc à col rond et ras du cou, de chastes bas noirs et une paire d'escarpins viennent compléter l'accoutrement, qui sera son uniforme si elle parvient à exposer clairement et finement les raisons du succès des Montagnards sur les Girondins à la Convention suivant la chute de l'Ancien Régime et le triomphe de la Révolution Française. Elle n'est pas laide, elle est juste insipide, terne et vieille. Ils se méritent l'un l'autre, ils feront un beau ménage et parviendront même, peut-être, à être heureux et à rendre heureux leurs enfants. Nos chemins se séparent à cette heure, ils continuent la grande, longue, droite et monotone route aux stations prédéfinies : école de commerce, premier stage, premier boulot, fric, premier appartement en commun, mariage, enfant, nouveau boulot, fric, enfant, mort d'un des parents, fric, achat d'une maison, enfant, congé maternité de la femme, travaux dans la maison... mort. Et moi je prends les chemins de traverses, les petites routes tortueuses et sinueuses, remplies de pièges, d'ornières, de nids-de-poule, d'accotements non stabilisés et souvent ignorés des autorités compétentes. Les stations y ont d'autres noms et le même terminus : la mort.

Ce que je raconte au gros barbu au visage grêlé par les stigmates de l'acné de ses vingt ans qu'il a dû passer son groin grumeleux sur ses cours, au petit gros, les cheveux en brosse et le regard saurien dissimulé derrière le fumé de ses lunettes, et à la grande tige chevaline toute plate et flétrie aux dents de jument, je ne me le rappelle plus à l'instant même où je le prononce. Ce que je n'oublierai jamais ce sont ces rôles ridicules que se donnent ces trois mauvais comédiens : le Bon, la Brute et la Vicieuse ; et cette haine incommensurable qui me saisit, cette envie irrépressible de détruire ces trois cloportes, leurs bobonnes, leur queutard d'époux, leurs chiards, ce désir de me comporter comme un Joe Pesci échappé d'un film de Scorsese, les massacrer tous avec tout ce qui me passe sous la main : stylo, compas, colle, chaise... Peut-être que je le fais, et que les regards étonnés et apeurés des appariteurs sont dus au sang qui a giclé sur mon visage, me redonnant des couleurs. Réalité et fantasmes se mélangent, je ne sais où s'arrête ce que je fais et où commence ce que je ne fais pas.

Cette violence et cette rage latentes émergent ce jour-là, à ce moment-là ; je pressens qu'elles ne me quitteront plus jamais, enfouies au fond de moi, prêtes, à chaque instant, à ressurgir et prendre le pouvoir d'un monde enfin maîtrisé. Ma prestation est catastrophique, j'ai des difficultés à articuler correctement, je bafouille, ma bouche est tellement sèche que j'ai du mal à m'en servir, j'ai des vertiges, le cœur qui s'emballe, les mains

prises de tremblements : c'est un véritable cauchemar. Je ne peux plus continuer, je m'arrête au milieu d'une phrase et je reste figé sur ma chaise, hagard. J'entends la Vicieuse chevaline me demander si j'ai terminé, je ne réponds pas, le Bon acnéique me remercie hypocritement et la Brute binoclarde m'invite à sortir de la salle et à appeler le candidat suivant. Qui est une espèce d'hippopotame en veston et pantalon gris, sorti de sa rivière boueuse dans ses plus beaux apprêts, que j'ai envie d'écraser d'un coup de talon pour lui éviter les sarcasmes et l'assassinat en règle que son allure ne va pas manquer de faire naître chez les trois abrutis qui décident de qui sera le meilleur pour gérer des ventes de pesticides.

Je sors, livide, enfile le couloir, descends les escaliers, traverse la cour du lycée, franchis le portail ; j'aperçois ma mère assise sur un muret, plongée dans la lecture de « Moins que zéro » ; je ne fais pas un quelconque rapprochement entre le titre du livre et l'exposition que je viens de faire de la situation minière et démographique des Cévennes. Elle lève les yeux du bouquin et fait les milliers de kilomètres séparant la Californie du Béarn pour les fixer dans les miens ; cela, apparemment, lui suffit pour juger de ma prestation qu'elle ne sait encore ni pompidolienne ni cévenole ; en tout cas aucune parole ne lui paraît nécessaire.

Mes doigts et ma bouche sont brûlants de tellement

s'obstiner à griller cigarette sur cigarette ; j'ai l'impression que l'on a trempé mes viscères dans un bain sulfuré – rapport aux écorchements de renards. J'ai conscience d'être aussi pâle qu'un bon vieil Actifed ou Codoliprane, comme si tout mon sang s'évertuait à se terrer au fond de mes organes mous, afin d'alimenter une boule minuscule, à chaque instant de plus en plus dense.

Pendant le trajet de retour, des questions me reviennent sans cesse. Pourquoi ai-je choisi de faire une Prépa ESCAE ? Pourquoi suis-je si fulgurant à l'écrit et si déplorable à l'oral ? J'en arrive à la conclusion que je n'ai rien à partager avec tous ceux et toutes celles que j'ai côtoyés durant ces deux années sacrifiées sur l'autel de la frilosité et de la médiocrité. Est-ce cela que je veux, être aussi gris, raisonnable qu'eux ? Me tasser, me faire étriqué ? Non ! Un tout autre destin m'attend, pour que je le taille à grands renforts de coups de brilliance, de génie ! Je suis un être hors du commun, ma vie se doit d'être sans commune mesure, je suis de ceux qui marquent la postérité, non un de ces trous du cul à écharpe et cartable de cuir, la gorge prise dans l'étau de leur cravate et le ventre mettant à rude épreuve le fil blanc de leur chemise couleur bleu flic ! Je hais tous ces gens, je les conchie et je m'en fous comme de toutes les ères présidentielles, de tous les minerais, de tous les protestants et catholiques du monde, comme de toute objectivité – je ne vénère que ma subjectivité. Qu'ils suivent la route tranquille piétinée par le bétail et moi le chemin

douloureux des brebis égarées ; ma souffrance à venir me donne l'aval pour haïr et tourner en dérision ce futur couple insecte/rongeuse.

Le voyage est régulièrement interrompu par de nombreux arrêts sur des aires d'autoroute, afin que je dégo-bille tout mon reste d'amertume, disséminées tout au long du parcours, et si semblables entre elles qu'on se prend à se demander si l'on vient réellement de parcourir plusieurs dizaines de kilomètres, ou si quelques espiègles connexions neuronales ne sont pas en train de nous leurrer.

Lorsque, après les efforts louables de notre R 25, nous dominons puis plongeons dans la cuvette géologique de Podio, surplombée par son Christ désarticulé, l'évidence se grave dans mon esprit : une ville plantée au fin fond d'un trou, placée sous la protection d'un pantin cloué sur une croix n'est pas pour moi.

« Ne dites pas : Avez-vous pu aller à la selle ce matin Monsieur Ménard ?

Dites : Il nous a fait un beau caca, le Monsieur, ce matin ! »

Manuel à l'usage du corps médical, 1901

PODIO 1

— Mais où c'est qu'elle se croit la petite dame ? Qu'est-ce qu'elle veut ? Si elle veut faire son caca, faut qu'elle nous sonne ! Elle peut pas y aller comme ça, la petite dame !

Les paroles stridentes de l'infirmière – la Jeune – me replongent dans le salon psychiatrique et dans une colère méprisante. La grammaire – même si elle n'en est qu'une anodine conséquence – participe à l'exclusion des faibles, des malades, des impotents, des fous. L'emploi, par les soignantes, de cette troisième personne pour s'entretenir avec leurs patients, m'a toujours été intolérable. Quelle idée de dire quelque chose à quelqu'un comme si l'on ne dialoguait pas avec lui mais